

Je suis vide comme le vent

Cette nuit, j'assure seul la permanence de la régulation téléphonique. Tout est silencieux. Je suis relié à la mégapole par le lien invisible de quatre ou cinq téléphones disposés sur la console. Ces appareils de plastique exercent une étrange fascination sur moi. À tout moment, la sonnerie peut retentir. Trois petites notes palpitantes, comme un solo de flûte, qui viennent troubler la nuit et me voilà soudain plongé dans l'univers d'une personne dont il me faut être prêt à accueillir les plus secrets replis de sa vie affective, familiale, mentale, sexuelle.

Quand on appelle en pleine nuit un service d'urgence psychiatrique, c'est en général parce que la souffrance est devenue intolérable. J'ai fini par me familiariser avec cette formidable pression. Toujours garder son calme, écouter, écouter encore... Écouter les soupirs, les murmures, les hurlements, les plaintes et les sanglots. Faire en sorte que l'appelant garde l'initiative, mais conduire discrètement son épanchement d'ego sans qu'il m'entraîne dans des circonvolutions superfétatoires, ce n'est pas si simple. Lui laisser entendre que mon oreille épongera la détresse

dont il suffoque jusqu'à la dernière goutte de malheur. C'est en quelque sorte un travail d'orpailleur. Dans le tamis, on recueille la boue et les graviers. Le geste est indéfiniment recommencé jusqu'au moment où la petite paillette jaune apparaît lovée dans le rebut. Sous le discours mécanique ou anarchique ou à bout de souffle, il faut savoir extraire l'essentiel et trouver l'indication significative pour reconstruire le profil d'une personnalité en voie de dissolution.

Il faut aussi établir les connexions qui émergent du non-dit. Saisir l'être de l'autre dans sa totalité. J'appelle cela la «répondance», c'est-à-dire l'art de transformer l'écoute en réponse en évitant d'interrompre. Il s'agit, en somme, d'aider le patient à se parler lui-même, à accoucher de sa propre vérité sans que l'écouter n'ait besoin de dévoiler son propre discours en opposant son point de vue à celui du locuteur. Bref, il faut avoir du «répondant», c'est-à-dire ne pas faire écho mais lui faire sentir qu'il existe parce qu'il est entendu. Le ressort de la «répondance», c'est la patience alliée à la pertinence. Quand on prend un appel de détresse, mieux vaut ne pas être pressé. L'entretien pourrait durer une demi-heure, une heure, voire plus. La souffrance humaine ignore le cadran de la montre. Il faut que tout soit dit, tout de suite. Mais il n'est pas bon que cela s'éternise. Le risque: tomber dans l'écoute complaisante qui fixe le mal au lieu de l'alléger et de le relativiser.

Deux heures du matin: bloop, bloop, bloop... Le combiné s'anime de sa petite musique frénétique. Comme les pulsations du désespoir d'une attente frémissante. Un être est au bout de la ligne. Je décroche pour m'engager dans un combat incertain. Il est délicat d'établir la confiance – essentielle dans ce lien invisible – avec des mots simples. La voix est étrangère, allemande, scandinave peut-

être. La femme s'appelle Ingrid¹. Elle me dit qu'elle a longuement hésité avant d'appeler un psychiatre mais que la situation ne peut plus durer. Ingrid est affolée et en larmes: «Après dix ans de mariage, je ne vois pas d'autre issue raisonnable que la rupture. Kader, mon mari, est Algérien, plus précisément Kabyle. Moi, je suis Danoise. Beaucoup de nos difficultés viennent de cette différence culturelle qui s'avère insurmontable. Il faut que nous nous quittions maintenant. Il le faut. Kader se dégrade de plus en plus avec l'alcool et il veut me détruire. Ce soir, il est sorti avec des amis. Il a bu et il va continuer à boire. J'ai peur qu'il fasse un drame quand il va rentrer. Je me suis enfermée à double tour et il a oublié ses clés. Attendez, attendez, docteur. J'entends des bruits bizarres. Un moment, s'il vous plaît, je vous reprends.»

Un craquement sinistre résonne dans mon combiné puis des voix affolées. Ingrid me dit d'une voix haletante, éplorée, terrorisée: «Il a cassé la porte. Il est rentré. Il va me battre, c'est sûr. Venez, docteur, venez tout de suite, je vous en conjure...»

Je demande à parler au mari. L'homme prend le téléphone et gémit: «Je ne voulais pas faire ça, elle m'a poussé à bout. Pourquoi s'est-elle enfermée? C'est horrible, je ne mérite pas ça. Venez pour elle, moi je me livre à la police.» Plaintes et longs gémissements...

Un quart d'heure après, j'arrive sur les lieux. La porte de l'appartement est littéralement pulvérisée. Kader est blême et silencieux. C'est un grand escogriffe au visage émacié, un peu embarrassé par ses longs bras. Il a décidé d'avoir l'air doux et inoffensif. Ingrid

1. Est-il nécessaire de rappeler que le récit d'une expérience vécue, fût-il le plus fidèle, reste inévitablement une fiction, la fiction de celui qui l'écrit. Toutes les expériences rapportées dans ce livre sont donc, en ce sens, fictives.

est en larmes, totalement abattue. Elle veut absolument me parler, tout m'expliquer.

Ingrid demande à son mari de garder le silence le temps qu'elle relate l'histoire du début jusqu'à la fin. Kader se laisse tomber dans le couloir en poussant des gémissements de parturiente: «Tu sais bien que je ne suis pas violent. En dix ans de mariage, je ne t'ai jamais frappée. Pourquoi t'es-tu enfermée?» Puis il reste allongé par terre, le visage contre le plancher, en émettant de temps en temps des petits gloussements.

Suit le long monologue d'Ingrid me racontant dans le détail leur vie commune :

«J'ai trente-six ans, Kader en a trente-huit. Il est Algérien, je suis Scandinave. Très vite, nous nous sommes trouvés confrontés à des problèmes de décalage culturel, de langue, de mentalité. Ah! nous avons bien galéré tous les deux! Au début, j'étais étudiante, je m'occupais de tout. J'ai même été femme de ménage pour faire bouillir la marmite. Puis nous avons trouvé du travail et notre situation s'est un peu améliorée. Ensuite, il est allé travailler aux îles Baléares. Moi, j'ai été appelée auprès de ma mère qui était très malade. Quand je suis rentrée à Paris, je l'ai trouvé au lit avec une autre femme. C'est alors que je me suis résolue à le tromper.

«Tout a basculé entre nous à partir de ce moment-là. On repart dans des galères de boulot, la vie quotidienne devenant de plus en plus difficile. Kader sort avec ses copains, se soûle tous les soirs et me pique ma carte bleue pour payer les additions. Moi, j'aurais voulu être entourée pour supporter nos difficultés. Finalement, Kader s'en va travailler au Danemark. En partant, c'est comme s'il m'avait dit: "J'en ai rien à foutre de toi." Manifestement, il voulait prendre ses distances.

«Alors, moi aussi, j'ai décidé de prendre les miennes. J'ai eu deux copains coup sur coup et Kader l'a su. Il me demande de quitter mon travail et de venir le rejoindre au Danemark. Je préfère

rester à Paris et je prends un autre copain pendant cinq mois. Kader me dit qu'il est dépressif. Je romps avec mon ami et je viens l'aider. On décide de refaire notre vie ensemble. Au début, tout a l'air de repartir dans le bon sens et puis Kader recommence à me reprocher mon passé, les galères, mes amants, etc.»

«Mais, aujourd'hui, où en êtes-vous?

— Kader n'arrête pas de me dire qu'il veut mourir. Il répète sans cesse: "Je suis foutu, je me sens vide, tu as gâché ma vie." J'ai maintenant un bon travail et il m'appelle toute la journée à mon bureau pour me faire des reproches. Sans cesse, il ressasse ce qui s'est passé depuis dix ans. Il cherche à me culpabiliser en me disant que je suis la cause de tous ses malheurs. Je ne peux plus supporter qu'il me tienne pour responsable de tout. Ce soir, par exemple, on est allé dîner entre amis. Soudainement, entouré de ses copains, il me traite de "fille de pute". Je rentre à la maison et je m'enferme. Je ne sais plus quoi faire pour me protéger. J'ai peur d'être seule avec lui. J'ai peur qu'il cherche à se détruire. Il est incontrôlable quand il est soûl.

— Et quand je ne suis pas soûl, tu me contrôles? intervient Kader.

— Je ne pense pas que je puisse jamais te contrôler, Kader.»

Kader prend alors la parole: «À chaque fois que j'essayais de parler, je sentais monter en moi un état de panique. J'avais l'impression que les gens ne me comprenaient pas. Ce qui se passe entre Ingrid et moi, c'est un mécanisme de destruction mutuelle. Moi, je vis une sorte de mort psychologique.

— C'est trop dur d'assumer la dérive de Kader; c'est trop dur de tout faire. Kader ne m'apporte aucun soutien. Il est incapable de m'aider au quotidien. J'essaye d'être forte, je me défonce dans mon travail qui commence à bien marcher. Mais il me reproche même de réussir. Je ne veux pas me détruire avec Kader. Je veux choisir ma vie par moi-même et pour moi-même.»

Kader jette sur la table trois ou quatre boîtes de barbituriques et s'exclame : « Cela fait plus d'un an que je vis grâce à ces médicaments, je vois un psychiatre une fois par semaine depuis une dizaine de mois. J'ai pété les plombs. Je ne sais plus pourquoi je vis, qui je suis et pourquoi la vie. J'ai vraiment de graves problèmes psychosomatiques avec mon estomac. Bref, je ne réagis plus comme les autres êtres humains. Mes sens ne fonctionnent plus normalement. Quand il fait chaud, j'ai des palpitations, quand j'ai peur, je pars dans les vapes. J'ai envie de foutre ma vie en l'air, j'ai envie de crever. »

À nouveau, Kader s'allonge de tout son corps osseux dans le couloir et recommence sa litanie d'une voix de pleureuse : « Tu sais très bien que je suis incapable de t'agresser. Pourquoi as-tu verrouillé la porte ? » Puis il se lève et poursuit en pleurant : « Tu sais que je passe mes nuits à gémir d'angoisse. Quand tu es en voyage, je souffre horriblement de ma solitude. Je n'ai plus rien à l'intérieur, je suis une enveloppe vide. Les choses qui étaient en moi sont mortes. Je suis vide, vide comme le vent. Tout ce à quoi j'ai cru pendant dix ans a été systématiquement détruit. Et c'est à cause de toi, Ingrid, tu es entièrement responsable. »

Enfin Kader se calme et adopte une attitude volontairement plus sereine. Comme s'il voulait faire oublier la crise d'hystérie qu'il vient de nous donner en spectacle. Il poursuit : « Pour moi, le bonheur c'était de vivre avec ma femme. Mes valeurs étaient simples : la famille, la chaleur humaine, le respect mutuel et la complicité. Tout cela est pulvérisé. À chaque fois que j'essaye d'avoir une relation de complicité avec Ingrid, elle démolit tout. C'est quand je me suis rendu compte de cela que ma respiration s'est mise à se bloquer. Elle m'a totalement déstabilisé en me trompant. C'est après que j'ai commencé à avoir des crises d'angoisse et à tomber n'importe où. Une fois, cela m'est arrivé dans la rue. Il a fallu faire venir les pompiers. Je croyais que

j'étais mort. Ils m'ont fait une piqûre de Valium et je suis reparti. Ensuite, en pleine dépression, elle m'a trompé à nouveau. C'était vraiment, vraiment pas le moment. Et je suis tombé une seconde fois...

Je vis sans vivre. Je fais semblant. Je me fous de tout. Ingrid m'a totalement cassé. Pourtant, avec elle, je me suis investi à fond. En Algérie, j'ai laissé toute ma famille dont je suis responsable. J'ai tout abandonné pour Ingrid mais elle m'a trahi. Tout ce que nous avons vécu ensemble est une énorme erreur. Dix années de foutues. Maintenant, je vais rentrer en Algérie pour m'occuper de ma famille.»

Une déroute conjugale avec pour seule issue: le ressourcement dans le lieu originel. Un vrai pari lancé dans cette nuit où ces deux êtres ont accepté la nécessité de prendre de la distance, refusant la solution de la fuite. La différence peut paraître mince. En fait, elle est énorme puisqu'elle indique que chacun est sorti du registre persécutif.

Une surenchère émotionnelle. Une fois cette porte fracassée, Kader aurait-il pu agresser sa compagne? Je ne le crois pas. L'hystérisation de l'homme, légitimement furieux d'avoir à marteler, m'évoque plutôt les coups portés à son destin d'exilé. Elle aurait pu le conduire à un autre drame, celui du passage à l'acte suicidaire. Avec ses douleurs quotidiennes, la toile de fond de l'Algérie a certainement fragilisé l'homme mais la cause du conflit n'est pas culturelle. Il réside dans cette subtile alchimie d'un homme et d'une femme attirés puissamment par leurs différences, lesquelles se sont érodées naturellement dans l'amour.

Sans doute, c'est l'homme qui a le plus changé en gommant sa virilité. Passivement, suite à la dépréciation du chômage et, plus activement, en laissant affleurer sa part de féminité dont la femme – trop tenaillée par le désir d'évoluer professionnellement – n'a pu

profiter pour se rassurer. Cette féminité de l'homme, exprimée sur un mode hypersensible – voire hystérique – est devenue encombrante, déconsidérante et persécutante pour Ingrid qui la percevait comme une démission. Soudain, Kader a réagi, de façon hybride, mi-enfant abandonné, mi-homme en déroute. Paradoxalement, il est devenu menaçant et dangereux sur un mode identificatoire, c'est-à-dire occupant la place de la brute, du destructeur dans le fantasme de la femme.

D'où les malentendus, le dialogue de sourds – et finalement cette parodie de violence qui n'a manqué de suivre. Mon arrivée a quelque peu servi à les mettre dans un face-à-face propice à une reconnaissance réciproque, jusqu'alors noyée par la peur et la rancœur. Dans des circonstances similaires, il y a tant d'hommes qui se retrouvent avec des menottes et internés, pris dans la nasse d'une paranoïa ambiante alors qu'une immense détresse est la clé de tout. Je me loue d'être arrivé à temps, avant que les voisins n'appellent la police.

Malades d'incompréhension, ils s'amputaient tous deux de leur histoire. Et cette soirée leur a fait entrevoir qu'il leur était possible de la réintégrer comme sujets et non plus comme victimes. J'ai été le témoin qu'ils ont œuvré à se sortir d'un mauvais pas. Je pars avec la satisfaction d'avoir vu se révéler leur propre capacité à se soigner ces bleus à l'âme parfois si dévastateurs. Au-delà de leurs radicales différences, la tolérance manifeste a permis au calme de revenir. Pour le temps de la rupture et d'une séparation en douceur à laquelle tous deux ont droit.